

## SOIRÉE MUSICALE

Dernièrement, je fus invité à une « soirée musicale » en un de ces nombreux salons où l'on se pique de bonne musique. Société choisie : habits noirs impeccables, toilettes du plus haut goût. Le principal attrait de la réunion résidait sans conteste dans l'annonce que le célèbre pianiste Z... se ferait entendre. Aussi est-on dans l'attente la plus fiévreuse ; la conversation est générale ; l'on ne parle que de musique.

« J'adore la musique, bien que je ne sois pas très musicien. Mais je la comprends parfaitement. C'est vraiment une noble distraction.

— Je suis très heureuse à l'idée d'entendre un peu de bonne musique : c'est un baume à tant de soucis, tant d'ennuis. Quand je m'assieds à mon piano, j'oublie tout.

« Et vous, chère Madame, connaissez-vous M. Z... ?

« Mais, non, figurez-vous.

« Ah ! j'en raffole. Vous verrez quel talent magnifique, quelle étonnante agilité de doigts, quelle précision et quelle souplesse dans le jeu, quel sentiment dans l'expression ! Ah ! c'est vraiment un bien grand artiste. Quand il joue, l'on perd la notion du temps et des choses ; mais aussi, combien l'on se sent meurtrie et triste un peu, dès que l'enchantement cesse...

« Mais vous ne faites qu'accroître mon désir et mon impatience. Ne vous semble-t-il pas qu'il soit en retard ?

« Non, car si je ne me trompe, le voici. »

A ce moment, un grand brouhaha s'élève ; les maîtres de céans se sont précipités au devant de l'artiste, et ce sont alors des « mon cher Maître... des présentations, des exclamations laudatives à n'en plus finir. Peu à peu, cependant, cette frénésie s'apaise. Chacun prend place : les messieurs debout formant un fond sombre, au premier rang des toilettes claires. Le cher Maître souriant, en homme blasé sur beaucoup de choses, s'assied au piano, prélude par quelques accords et se décide enfin pour... une ballade de Chopin.

Tout d'abord silence religieux ; puis, le pianiste une fois lancé, l'on voit les dames se pencher discrètement les unes vers les autres ; les messieurs gagner insensiblement les recoins, glisser vers les embrasures des fenêtres. Évidemment, l'on doit se communiquer mutuellement ses impressions à voix très basse derrière l'éventail, ou à l'abri des tentures. Étant par nature d'une indiscrétion rare, je me rapproche lentement des deux dames qui échangeaient, il n'y a qu'un instant des idées admirables sur la musique, « cette grande consolatrice, ce baume à tant de soucis, etc... et prêtant une oreille attentive, je perçois ce fragment de dialogue :

« Et bien, chère Madame, que pensez-vous du Maître ?

« Oh ! c'est un émerveillement ; c'est admirable. « A propos, dites-moi, savez-vous ce qui se raconte sur cette pauvre madame Z... ?

« Mais pas du tout ! Qu'y a-t-il ? que dit-on ? comme vous m'intriguez. Oh ! je suis d'une curiosité ; racontez vite.

« Oh ! mon Dieu, vous savez, il faut en prendre et en laisser. Enfin voilà : l'on prétend que son mari l'aurait surprise...

Le reste se perd, couvert par le piano qui à ce moment fait rage, mais se devine aisément.

Suffisamment édifié, je m'éloigne et j'entends en passant des bribes de conversations :

« Avez-vous remarqué la robe de Madame... ? Peut-on se fagotter ainsi ? Est-ce d'assez mauvais goût ? Ou peut-elle se faire habiller ?

« Mais probablement, elle doit faire ses robes elle-même.

Là-dessus petits rires étouffés et... évangéliques.

Un peu plus loin, deux dames âgées se racontent des histoires de domestiques.

Je me rejette alors dans le cercle des messieurs. Dans une embrasure, à moitié cachés par un rideau épais, deux hommes d'un certain âge causent avec une certaine animation, quoiqu'à voix très basse :

« Mon cher ami, je vous affirme que la nouvelle est exacte. Mes renseignements sont précis. La compagnie a des frais trop considérables ; vous savez que le matériel a coûté les yeux de la tête ; bref, les dépenses ont dépassé toutes les prévisions, et une débâcle est à craindre ; rappelez-vous ce que je vous dis.

« Diable ! mais vous devenez inquietant. Il faudrait aviser en ce cas, se garer, prendre les précautions nécessaires.

Je n'écoute plus ; mais derrière moi est un groupe de jeunes où la note change :

« Ah ! mon cher, c'est merveilleux. C'est un vrai bijou que cette machine-là ; il faut la voir gravir une côte, avec quelle aisance ! j'en suis enchanté. Cependant au dernier Salon, j'en ai vu une qui me tenta beaucoup, 100 à l'heure et ma foi...

Un tonnerre d'applaudissements lui coupe la parole ; le morceau est terminé dans une brillante péroraison. On se précipite vers le Maître, on l'entoure, on lui presse les mains ; on entend voler les mots : talent, âme, esprit, souplesse, génie, sentiment, et..., les épithètes se croisent : ce sont des délicieux, ravissant, charmant, divin ; bref, c'est à qui renchérira dans ce déluge de compliments plus niais et plus sots les uns que les autres et qui font partie intégrante de l'étiquette mondaine : hypocrisie et sottise. C'est là un spectacle curieux et plein d'enseignement.

Si notre virtuose est encore jeune et naïf, il se laisse prendre à ces flatteries ridicules, on le verra se casser en deux pour remercier avec une modestie irritante. Il déchantera un peu plus tard, s'il possède une âme d'artiste, à moins qu'il ne soit hélas ! qu'un acrobate et un mécanicien du clavier, obnubilé par la plus basse des vanités.

S'il est âgé, il sait ce qu'en vaut l'aune de ces louanges ; jadis il en a souffert, quand il sut démasquer la bêtise innée, l'incompréhension, l'ignorance de cette société. Il n'ignore plus que le virtuose fait partie du décor ; tout comme la loge au théâtre ou l'automobile. Aujourd'hui, il s'est retranché dans son culte pour l'art, il rit en lui-même, ce qui le garde de trop souffrir ; aussi l'air hautain et quelque peu méprisant dont il daigne accueillir ces manifestations exagérées, suffit à sa vengeance.

Mais voici que l'on se rassied, que le maître prélude à nouveau et que la comédie recommence.

Pauvre musique ! que de crimes l'on commet en ton nom.

A. GUIRAMAND.



DOGMS MUSICAUX

### Quand on a le Feu sacré...

Un adolescent m'est venu trouver, il n'y a pas longtemps ; ses parents me l'ont assuré prole au « feu sacré... » lui, m'a dit son vif soudain désir d'être, le plus tôt possible, grand compositeur, un grand pianiste aussi.

J'ai examiné l'enfant qui n'avait jamais fait d'études musicales, de quoi je me montrai rassuré.

Mais je constatai qu'il avait la voix fautive, après quoi je me rendis compte que son oreille était fautive aussi... il ne distinguait pas des accords entre eux, ni quelle différence il y avait entre le bruit du piano, lorsque des cordes, on choque, rudement et au hasard, le clavier, et sons harmonieux produits par un accord, par un autre, en un mot, la musicalité naturelle du jeune homme se bornait à reconnaître les *Intensités*, le *Timbre* et la plus ou moins grande rapidité du *Rythme*. Je remarquai qu'il ne pouvait exécuter, soit en parlant, soit en frappant de ses mains, ou, sur la table, avec une règle, des intervalles rythmiques égaux, dont on lui fournissait le modèle par des exemples répétitifs.

Je ne fus pas découragé, je m'appliquai à perfectionner cette nature rétive contre les lois de la musique même : j'obtins des résultats satisfaisants, mécaniques, variables, hasardeux, presque naturels.

Alors, j'interrogeai à nouveau l'enfant... je pus savoir ce qu'il aimait dans la musique... ce n'était pas le Son, qu'il entendait mal, ni le Rythme... mais des bruits divers, des mouvements variés, avec des « forte » succédant à des « piano » dont il s'émouvait fort ; plus que jamais il avait le « feu sacré » ; plus que jamais il désirait être un grand pianiste, un grand compositeur ; or il était condamné par la nature à n'être même pas un dilettante éclairé.

Des exemples semblables abondent. Je sais des compositeurs — certains sont célèbres — qui, musicalement, ne sont guère plus doués que le jeune homme en question ; d'autres sont moins ; je sais des dilettantes, des critiques d'art, qui ont des organisations sensitives semblables et qui aiment la musique — ou qui l'aiment pas mais en parlent : tous ont le « feu sacré » — aucun n'est musicien —.

Aussi l'on voit la valeur de cet argument que dit : « quand on a le « feu sacré », l'on arrive au génie !

Non ! ! il faut être doué par les sens.

Il faut avoir l'ouïe musicale il faut entendre SAVOURER, DISTINGUER, CHOISIR, rythmes, intensités, sons... et perfectionner à l'extrême ses connaissances auditives.

Jamais on n'opposera assez souvent ces *rités naturelles*, aux *petits proverbes dogmatiques* vénérés sans examen.

JEAN HURÉ